

Le texte qui suit est un résumé du récit d'Augusto Boal, capté avec son autorisation par Bernard Bel le 17 juillet 2005 à St Etienne-Les – Orgues lors de la Dernière journée au Théâtre du monde.

L'enregistrement complet peut être écouté en suivant le lien :<http://www.dailymotion.com/video/x3jy9rd>

Ça a commencé au Brésil, l'année 1970, et aujourd'hui c'est une forme de théâtre qui est pratiqué un peu partout dans le monde. En 1970 et même avant, on était un groupe de théâtre comme n'importe quel autre groupe de théâtre qui faisait des spectacles pour les spectateurs. Quand on présente un spectacle de théâtre, par l'empathie qu'il peut créer avec le spectateur, on va induire le spectateur à penser d'une certaine façon, à sentir d'une certaine façon. L'empathie c'est la chose plus dangereuse qui existe et en même temps des fois la plus utile dans le phénomène théâtral : elle amène le spectateur à un état de passivité pendant lequel, dans sa tête, passe toute la pensée et toutes les émotions du personnage. La majorité va ainsi être réduite à la passivité, à la condition de spectateur, à la condition de moins qu'un être humain, parce que l'être humain c'est un acteur aussi : tout le temps on est en train d'agir, mais pendant la séance théâtrale, non. Nous pensions à cette époque-là, "nous sommes les artistes et nous avons une connaissance que peut-être le public n'a pas". Donc on a commencé à faire des spectacles qui amenaient les bonnes paroles. C'était une époque, je parle des années 50, des années 60, où on faisait un théâtre qu'on appelait le théâtre politique. Théâtre politique c'était quand on présentait une pièce qui avait une chose importante qui était le message. Je me souviens que des fois on allait voir une pièce, on disait : la pièce est très mauvaise. Mais quelqu'un venait et disait : oui mais le message c'est un bon message. Ah bon ! Donc la pièce est bonne ! Le message, ça conférait à la pièce un label de qualité. On était des jeunes, très jeunes gens.

Moi j'étais le plus âgé 25 ans, 27 ans, 28 ans et les autres étaient beaucoup plus jeunes que moi et on faisait des spectacles pour les opprimés en général. Donc on écrivait des pièces contre le racisme, des pièces qui essayaient d'apprendre aux ainsi appelés noirs ce qu'ils devaient faire pour se libérer du racisme des blancs. Bon, mais nous étions des blancs ! On écrivait aussi des pièces féministes pour dire aux femmes libérez-vous ! Lutte contre euh!! Contre qui ? Contre nous les hommes qui écrivions les pièces. On écrivait des pièces en faveur des paysans. Et nous étions des gens de la ville. Ça nous paraissait bien parce qu'à cette époque-là, l'artiste était quelqu'un de supérieur parce

qu'il était un artiste. Ça marchait bien comme ça parce que tout le monde venait nous dire : ah, ce que vous faites c'est très bien et tout cela. Et un jour on a fait une pièce pour la libération des paysans. Elle se terminait avec les acteurs, qui avançaient vers le public en disant : "il faut verser notre sang pour libérer notre terre", en chantant avec une belle musique, et dans nos mains nous avons des rifles, des fusils de plusieurs couleurs, parce que c'était des fusils que nous-mêmes avons fabriqués pour le spectacle, et on chantait avec toute notre force et toute notre sincérité "il faut verser notre sang pour libérer notre terre". On jouait ça pour des vrais paysans et les paysans étaient émus, avec notre vigueur, notre volonté de les aider et avec la vérité de ce qu'on disait. Je me souviens qu'un jour, on terminait le spectacle en chantant ça et à la fin les paysans sont venus parler avec nous. Il y en avait un parmi eux, un homme très fort très grand. Je me souviens toujours de son visage, il était ému, vraiment ému, il pleurait presque. Il a dit : « écoute, c'est formidable parce que vous venez d'une grande ville, ici dans cette campagne, et vous nous dites exactement ce que nous pensons : il faut verser notre sang pour libérer notre terre ! il faut lutter ! » On était très contents parce qu'on se disait que notre message était bien passé. Mais le monsieur a continué à parler « comme vous pensez exactement comme nous, on va faire comme ça, on va manger maintenant et, après le repas, vous prenez votre fusil avec vous et vous venez parce qu'il faut qu'on combatte contre quelqu'un qui a envahi notre terre ». On était un peu confus avec cette proposition. On a dit : « écoutez monsieur, il faut vous dire une chose importante c'est que bon, nous disons ça, nous pensons comme vous et tout cela, mais les fusils que nous avons, ils sont des fusils de scénographie et il ne tirent pas. On ne peut pas aller avec vous parce que nos fusils ne tirent pas ». Il n'a pas compris, il a dit « mais comment ? vous faites des fusils qui ne tirent pas ? les fusils des artistes ne tirent pas, ils sont très coloriés, très beaux mais il ne tirent pas ! Un fusil c'est pour tirer sinon faites une autre chose ! » On a expliqué « mais non c'est pas ça, quand on est comme ça avec les fusils dans la main et qu'on dit : il faut verser notre sang pour libérer notre terre, comme le fusil est là, ça donne de la crédibilité à nos vers. Le fusil a une fonction esthétique ». Donc le monsieur a dit « bon, ok, maintenant je comprends, le fusil des artistes ne tire pas donc ne tue personne ni rien, mais il a cette force esthétique c'est très bien. Mais ne vous inquiétez pas, vous venez avec nous parce que nous avons des fusils pour tout le monde ». Alors on a dit « écoutez, pardonnez-nous mais il y a encore un deuxième malentendu. Nous sommes frères, ce que nous disons c'est la vérité, c'est vrai. Mais nous sommes vraiment des artistes, nous ne sommes pas des paysans, vous comprenez la différence ? ». Et là, il a dit « ah mais maintenant, je comprends : quand

vous, les vrais artistes, vous dites qu'il faut verser notre sang pour libérer notre terre, vous parlez de notre sang de paysans et pas de votre sang d'artistes ». Ca m'a fait beaucoup de mal parce que j'ai pensé : c'est horrible ! Nous sommes en train d'exciter les gens, de stimuler les gens à faire des choses que nous ne pouvons pas faire, que nous ne savons pas faire, et nous ne savons même pas si c'est comme ça qu'il faut le faire ou pas. Ce sont eux qui savent pas nous ! C'est dangereux parce que nous sommes là dans un espace privilégié, on dit des choses qui réduisent les spectateurs à la passivité et on essaie de leur mettre dans leur tête des idées qui sont à nous et pas à eux. Peut-être ils ont la même idée, mais c'est eux qui savent comment le faire, quand le faire et s'ils doivent le faire ou pas, ce n'est pas nous. Nous pouvons porter l'art, nous pouvons apporter notre métier, leur dire ça c'est un bon outil, utilisez cet outil là mais utilisez pour ce que vous voulez faire et pas pour ce que nous croyons votre volonté.

A partir de ce moment-là, ça m'a changé beaucoup ma vision du monde. J'ai commencé à dire : je ne ferai plus de théâtre pour inciter quiconque à quoi que ce soit. Je vais faire du théâtre pour aider les gens à comprendre ce qu'eux veulent faire, pour répéter ce qu'eux veulent faire. Donc on a commencé à faire une autre forme de théâtre qui s'appelait **la dramaturgie simultanée** : on prenait une pièce et on allait vers une crise. A la crise on arrêtait la pièce et moi j'entrais en scène et je disais « maintenant nous ne savons pas comment continuer, donc vous allez nous dire qu'est-ce que vous croyez que doit être le comportement des protagonistes ». Donc c'était déjà mieux parce qu'avant on savait tout. Maintenant on le savait, mais on disait c'est à vous de dire. Donc les spectateurs disaient : je crois que le protagoniste doit faire ceci et moi je disais : ok, on va essayer ça. Donc on improvisait la première solution et puis je demandais aux spectateurs : est-ce que vous êtes d'accord ? Toujours il y avait des désaccords, des gens qui disaient : non non c'est pas ça. Et alors qu'est-ce que vous croyez ? Ah je crois qu'il doit faire ceci ou qu'il doit faire cela. Alors je disais aux acteurs essayons ça. Donc on essayait une deuxième fois, une troisième et quatrième, Tous les gens qui avait une idée de comment la pièce devait se dérouler à partir de ce moment-là pour arriver à une bonne fin, pouvaient dire leur proposition. Mais c'était nous les artistes qui gardions le pouvoir de la scène, énorme pouvoir de la scène.

Un jour une vieille dame, une madame, vient parler avec moi et elle a dit qu'elle a aimé beaucoup ce qu'on était en train de faire, que c'était très démocratique parce que tout le monde pouvait parler, que c'était pas autoritaire ni rien, que chacun pouvait dire ce qu'il voulait. Mais elle a dit

« C'est dommage que vous ne parliez que des thèmes politiques, des réformes agraires, de la dette extérieure, vous parlez de tout mais vous ne parlez pas des personnes. Mon oppression à moi, c'est pas politique du tout. ». J'ai dit Madame « dites-moi qu'est-ce que c'est votre problème ». Elle a dit « vous voyez c'est moi et mon mari, vous voyez que c'est pas politique. J'ai dit non mais ça c'est le plus politique de tout ! Qui vous a dit que cet homme-là est votre mari ? Et vous avez dû aller à la mairie ou quelque part pour révéler que vous vouliez que cet homme soit votre mari, et en même temps d'autres personnes sont venues pour signer qu'ils vous connaissaient et tout. Donc c'est politique votre mari vous c'est politique. Les bagarres que vous avez chez vous, c'est politique ». Elle a dit « ah oui, et ce qui se passe dans ma chambre c'est politique ! ». Elle était ravie, elle a dit « si ça c'est vrai, vous pouvez faire une pièce sur moi ». J'ai dit « bien sûr que oui ! » Parce que tous les jours on faisait une pièce différente : les matins on lisait les journaux, l'après-midi on faisait une répétition vite fait et le soir on jouait la nouvelle du jour. C'était toujours comme ça. Et donc j'ai dit « ok, on va le faire. Vous venez demain, vous nous racontez l'histoire et vous venez demain le soir et vous verrez le spectacle et on va voir qu'est-ce que c'est votre problème, qu'est-ce que les spectateurs pensent qu'il peut être fait dans votre cas ». Elle a dit « ah oui, je vais raconter ». Donc elle a raconté une histoire terrifiante : elle avait un mari qui ne travaillait pas du tout ou presque jamais et lui demandait de l'argent tout le temps. Tout le temps il lui demandait de l'argent, il disait : je vais construire une maison pour nous à Chaklakayo (c'est une ville un peu distante de Lima). Je vais construire pour toi et pour nous deux, donc donne-moi de l'argent pour faire des fenêtres. Donc elle donnait de l'argent pour les fenêtres et puis il disparaissait pendant deux semaines. Il revenait et il disait : la maison ça va bien. Maintenant, donne-moi de l'argent pour acheter du ciment, donne-moi de l'argent pour acheter ceci, donne-moi de l'argent pour acheter cela. Et elle donnait toujours de l'argent. Il disparaissait pendant deux semaines, trois semaines. Quand il revenait, il apportait des papiers écrits à la main en disant que c'était les reçus. Il disait de garder les reçus parce que ce sont des reçus des portes, les reçus de ceci, les reçus de cela. Et elle gardait tous les reçus. Elle était analphabète, elle ne pouvait ni lire ni écrire, donc elle gardait toujours les reçus sans savoir ce qui était vraiment là. Un jour, ils se sont bagarrés et elle a demandé à une amie à elle de lire les reçus ; elle a dit : je pense que les reçus peut-être ne sont pas vrais parce qu'il n'y a pas de tampon, il n'y a rien de rien sur le reçu. L'amie a commencé à lire tous les reçus. Elle a découvert que les reçus n'étaient pas des reçus du tout mais étaient des lettres d'amour que l'amante de son mari lui écrivait quand il était avec sa femme. Donc elle avait une montagne de reçus qui étaient des lettres

d'amour, et elle était furieuse avec ça. On était furieux nous aussi. On a dit « venez ce soir car on va vous faire la pièce ». Elle a dit « est-ce que je peux venir voir la répétition ? » Et moi j'ai commis l'erreur de dire oui. Donc elle est venue le lendemain. J'avais déjà commencé la répétition, à faire la distribution des acteurs, qui allait jouer elle, qui allait jouer le mari, c'était bien avancé. Elle s'est assise et a commencé à regarder et tout d'un coup elle a dit « mais qui est ce mec-là ? » J'ai dit « écoutez c'est pas un mec là, c'est notre meilleur acteur, il va jouer votre mari ». Et elle a dit « mais quoi ! celui-là ? » et elle s'est mise à rire à rire. « et vous croyez que je me marierais avec celui-là ? Non jamais ! Je ne veux pas celui-là, je veux celui-là ! » Et elle m'a montré un autre acteur. J'ai dit « madame le metteur en scène c'est moi, c'est moi qui choisit ! » Elle a dit « ah non mais c'est mon mari à moi et je veux celui-ci et pas l'autre ! » J'ai dit « bon je vais faire une exception parce que c'est votre mari à vous donc d'accord ». Elle a choisi un autre acteur, un très bon acteur aussi donc j'ai dit d'accord. Et puis on a recommencé, et elle a dit « et cette femme-là, qui est cette femme ? » « cette femme c'est vous madame ! » « Ah non, ça je ne veux pas, je veux l'autre ». Elle a commencé à me provoquer de cette façon. Je pensais : bon, je vais lui dire de prendre ma place, elle va voir que c'est difficile d'être un metteur en scène, elle va renoncer à ça et elle va me laisser tranquille. Elle a dit : « ah oui oui je veux bien ». Je pensais que les acteurs la détesteraient parce qu'elle n'était pas une metteur en scène, donc je lui ai dit « allez-y madame allez-y ! » Mais comme elle connaissait bien les personnages, elle a fait la direction des acteurs mieux que moi je pense. Les acteurs étaient ravis donc j'étais jaloux, Et pire encore, j'étais encore plus jaloux parce qu'elle l'a fait extrêmement bien et la scène était très bonne, très bonne, j'ai dit « bon, on fait ça mais ce soir c'est moi le Joker.

Le soir le théâtre était plein. Elle était là, Et j'ai dit aux spectateurs « aujourd'hui on va parler de cette femme qui est ici à côté de moi, donc vous pensez bien à vos suggestions parce que votre suggestion va changer sa vie. Tout le monde était ravi parce que c'était quelque chose de concret. La pièce était construite jusqu'à la crise. Le mari revient après qu'elle a découvert que les reçus n'étaient pas des reçus du tout, le mari, l'acteur, frappe à la porte. A ce moment-là j'arrête et je dis : « écoutez, vous êtes en train de voir une scène qui va se passer demain, parce que le mari va revenir demain. Cette actrice est à la place de madame qui est ici à côté, et elle va être dans sa vraie salle à manger et le vrai mari va être là en frappant à la porte. Qu'est-ce qu'elle doit faire demain ? Donnez des idées ». Tout le monde était un peu ravi de donner des idées. Un groupe a dit « ce qu'elle doit faire, c'est qu'elle doit pleurer, elle doit pleurer beaucoup, pleurer énormément, pleurer tout ce

qu'elle peut pleurer et après ça elle doit lui pardonner ». Donc j'ai dit à la comédienne « tu vas pleurer tout ce que tu peux et après tu lui pardonnes ». La comédienne a commencé à pleurer, à dire : *toi tu es un traître ! toi tu m'as fait ceci, toi tu m'as fait cela et je ne peux pas supporter plus !* Elle pleurait, elle pleurait et le mari a dit : *non mais ça c'est un amour que j'ai eu il y a très longtemps, je ne la connais plus, maintenant je suis en train de faire une maison pour nous,* et à la fin elle a dit : *bon je te pardonne.* Il a dit : *bon tu me pardonnes. Je suis fatigué, tu vas à la cuisine et tu prends mon repas parce que j'ai faim, je voudrais manger.* La comédienne est allée à la cuisine chercher le repas pour lui. Donc j'ai demandé aux spectateurs « c'est bien ça qu'elle doit faire demain ? » et toutes les femmes se sont levées et ont dit non. J'ai dit « ok, ne dites pas non, dites ce que vous croyez qu'elle doit faire ». Quelqu'un a dit « ce qu'elle doit faire c'est de le laisser dehors. Elle ferme la porte et ne le laisse pas entrer. Elle va habiter seule pendant un certain temps et lui, il va voir comme c'est important d'avoir une femme, d'avoir une maison et tout ». Donc j'ai dit à la comédienne de faire ça. Elle a fait ça et l'acteur qui jouait le mari a dit : *bon c'est bien, si tu ne me laisses pas entrer, je rentre chez mon amante, je vais revivre chez elle et toi tu vas rester toute seule ici.* Donc j'ai demandé aux spectateurs « est-ce que c'est une bonne solution ? » Quelqu'un d'autre a dit qu'elle devait le laisser entrer mais partir chez sa mère, laisser la maison pour lui un certain temps pour qu'il voie comment une femme est importante dans la maison. Les comédiens l'ont improvisé et la même chose se passait : le mari a dit : *bon si tu vas t'en aller, je ne veux pas habiter tout seul donc je vais amener mon amante à venir ici habiter chez moi, je l'aime plus que je t'aime toi mais j'aime ta maison plus que j'aime sa maison à elle, donc ça m'arrange bien.* Je commençais à être désespéré parce que j'avais promis une bonne solution et les solutions n'arrivaient pas. Je regardais tout le monde pour voir qui a le visage de qui a une bonne idée. J'ai regardé, regardé, et dans le quatrième rangée plus ou moins, j'ai repéré une femme. Ce n'était pas qu'elle était seulement grosse, elle était forte, comme les joueurs de sumo japonais. Elle était furieuse, elle me regardait avec quelque chose comme ça dans la tête et je sentais que c'était quelque chose de dangereux. J'ai eu peur d'elle. Je me suis approché d'elle, j'ai dit « madame, on dirait même que vous avez une idée. Elle a ri « j'ai une idée, une bonne idée ! » J'ai dit « bien bien, doucement doucement ! Qu'est-ce que c'est votre idée ? » Elle dit « dans mon idée c'est ça, elle doit laisser qu'il entre. Elle doit avoir une conversation très claire avec lui et après qu'elle aura eu une conversation très claire, elle doit lui pardonner ». J'ai pensé que l'idée n'était pas tellement terrible mais j'ai dit à la comédienne « tu vas avoir une conversation très claire avec lui et après tu lui pardonnes ». Elle a

commencé à dire : *écoute c'est clair que tu as une amante, c'est clair que je ne peux pas supporter ça donc clairement ce n'est pas possible de continuer comme ça*. A la fin elle a dit: *bon c'est clair que je vais te pardonner*. Donc le mari, l'acteur qui jouait le mari, a dit : *bon si c'est clair que tu me pardonnes, c'est clair aussi que je viens de marcher beaucoup, je suis fatigué donc c'est clairement tu vas à la cuisine et tu vas me donner mon dîner*. Elle y est allée. Je regarde la femme et elle est encore plus furieuse après ça parce que si avant elle ressemblait à un japonais de sumo, maintenant elle ressemblait un dragon chinois ; c'était terrible ! Donc j'ai dit « madame on a essayé ce que vous voulez, mais ça n'a pas marché, je ne suis pas coupable, ça ne marche pas ». Elle a dit « non non, toi tu es un homme et les hommes ne comprendront jamais les femmes ». J'ai dit « mais la comédienne elle est une femme et elle ne vous a pas compris non plus. Qu'est-ce que vous avez dit ? » Elle a insisté « écoute, ce que j'ai dit c'était clairement qu'elle doit avoir une conversation très claire ». J'ai dit « madame ce que moi j'ai compris, c'est qu'elle devait avoir une conversation très claire et après elle doit lui pardonner ». Elle a dit « non je ne dis pas ça, je dis qu'elle doit avoir une conversation très claire ». « madame, c'était très clair je ne comprends pas, mais ok, on va jouer à nouveau ». Donc j'ai dit à la comédienne « écoute, voilà, tu vas avoir la conversation la plus claire de ta vie et seulement après ça tu lui pardonnes ». Donc elle a commencé à dire, c'était comme une mitraillette éclair : *c'est clair ceci, c'est clair cela, c'est clair*. Elle était exangue de tout le clair qu'elle avait parlé quand elle a dit : *bon et c'est clair que tu es fatigué, c'est clair que je te pardonne*. Il dit : *ok c'est clair que tu vas à la cuisine*. La femme dans la salle s'est levée. Je me suis dit : elle va me frapper. Mais je vois qu'elle s'en va au lieu de venir contre moi. Donc j'ai dit « madame ne faites pas ça, nous on essaye, on est sincères, on essaye de vous satisfaire, de faire votre idée mais ça n'a pas marché ». Et elle a commencé à m'agresser encore plus. J'étais énervé moi-même, j'ai dit « madame je pense que pour nous, clair c'est une chose et que pour vous, clair c'est une autre chose. Pourquoi ne venez-vous pas ici ? Montez sur scène et montrez quelle diable de conversation claire vous voulez ! » Quand j'ai dit "montez sur scène", elle a dit « est-ce que je peux ? ». « oui vous pouvez , montez sur scène ! » Donc elle est venue. Elle était énorme, Le mari était un très bon acteur mais il était très maigre et petit. Quand il a vu cette femme qui venait, il a eu peur. Il la regardait comme ça il a dit « Augusto, qu'est-ce que je fais ? » et moi j'ai dit « je ne sais pas, je ne suis pas un acteur, tu improvises ! ». Il y avait un balai au fond, elle a pris le balai et elle a commencé à dire « on va avoir une conversation très claire ». Elle a commencé à le frapper. J'ai sauté sur la femme et en venant faire ça j'ai sauté sur le décor et le décor est parti, le décor était un peu faible et il

est tombé et moi avec lui. Après qu'elle l'a eu frappé beaucoup, elle s'est mise à table et elle a dit « écoute, maintenant que nous avons eu cette conversation très claire, toi tu vas à la cuisine, tu m'as fatiguée donc j'ai faim ». Et quand elle a dit ça, j'ai vu qu'on pourrait percevoir l'événement de deux côtés : un côté anecdotique disons, c'était joli de voir ça, pas pour le mari évidemment, mais pour tous les autres. Mais il y avait un côté symbolique : c'était formidable de voir les spectateurs qui envahissaient la scène, parce que la scène, elle est sacrée comme l'autel, elle n'est faite que pour certaines personnes. Là une spectatrice avait envahi la scène et artistiquement montré qu'est-ce qu'elle pensait qui devait être fait. On a compris la différence immense qui existait entre celui qui disait quelque chose et nous qui traduisions.

Donc on a dit : dorénavant, on va faire ça, on ne va plus faire de dramaturgie simultanée, on va faire du **théâtre forum**. On va jouer la scène et on va dire aux spectateurs : si vous croyez que ça c'est pas bien, ne parlez pas, venez sur scène, utilisez le pouvoir de la scène au même titre que les acteurs, parce que tout le monde est acteur, tout le monde est capable de faire n'importe quoi qu'une personne est capable de faire. C'est la vérité, ça n'est pas un slogan politique, c'est la vérité : tout le monde est capable.

Résumé fait par Fabienne Brugel en Aout 2017